

but. Malgré leur soumission aux conquérants, les rois araméens tenaient de conserver leur titre. Dans les textes araméens et assyriens relatant les mêmes événements, le roi soumis n'est appelé que «gouverneur» dans la version assyrienne, alors que, dans la version araméenne, il est toujours gratifié du terme de roi. Comme à toutes les époques, les relations entre la puissance conquérante et ceux qui s'y trouvaient soumis apparaissent très contrastées. Certains princes araméens résistèrent, d'autres s'accommodèrent de la situation nouvelle, collaborèrent franchement et tirèrent de cette attitude d'importants avantages. Bar-Rakib, par exemple, roi du Bit Gabbari, fait part d'une joie non dissimulée d'avoir pu «courir – dit le texte – à la roue du char de son seigneur, le roi d'Assur» (Tiglat-Phalazar III, 744-727 av. J.-C.). S'agissait-il d'un honneur accordé à l'Araméen : celui de pouvoir mener son propre char au côté même de celui du Grand Roi, comme l'ont pensé certains spécialistes, ou au contraire, pour d'autres, d'un acte de totale allégeance, le prince devant courir à pied à côté de l'attelage royal, situation apparemment fort peu gratifiante ? La question n'a pas été tranchée, mais on reconnaîtra que, dans les deux cas, Bar-Rakib entretenait avec son conquérant des rapports d'obédience.

Bar-Rakib, comme l'indique l'inscription qu'il fit graver sur la statue de Pananuwa, fils de Bar-Sur, mentionne des déportations qu'il ordonna lui-même pour le compte des Assyriens. Cependant, quels que fussent les bons offices et le zèle des rois soumis, les conquérants avaient la main lourde. Après la destruction et les pillages systématiques qui accompagnaient la conquête, le pays continuait d'être fortement taxé. À cette contribution économique forcée, s'ajoutait l'obligation de fournir des hommes pour l'armée impériale, sans compter les multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants, déportées à des centaines de kilomètres pour servir de main-d'œuvre, main-d'œuvre affectée aux

chantiers des constructions somptueuses que les souverains faisaient bâtir en Assyrie même.

La hiérarchie sociale

Elle évolua bien sûr considérablement avec le temps. Il est vraisemblable qu'à ses débuts la société araméenne était, nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, formée de tribus : organisation plus égalitaire que celle des sociétés sédentarisées depuis longtemps et s'étant constituées en États nécessairement très hiérarchisés. Assez rapidement toutefois, ces sociétés se



7. Noble dame occupée à filer (stèle de basalte du IX^e siècle provenant de Maras).

structurent, reprenant plus ou moins le modèle d'organisation des sociétés étatiques de l'Âge du bronze qui les avaient précédées.

La famille araméenne est de toute évidence patriarcale. La cellule familiale se présente avant tout sous les traits de la maison du père, comme c'était le cas dans les sociétés contemporaines du même type : Israël et Juda. L'auteur d'un document connu sous le nom de «Proverbes d'Ahiqar» des-

tine ces maximes, selon ses propres termes, à «mon fils». L'autorité paternelle y apparaît incontournable et intransigeante : un père doit enseigner, fût-ce par les châtiments corporels, l'obéissance à son fils. Méthode forte et radicale qui, dans le texte, est étendue aux relations entre un maître et ses serviteurs. On peut obtenir, bien qu'indirectement, d'intéressantes informations sur la structure familiale, à partir d'autres documents, notamment des cadastres de la région d'Haran (en Turquie, tout près de la frontière avec la Syrie). Ils donnent le recensement des travailleurs agricoles au service des grands propriétaires terriens. Le patriarcat et, d'une façon plus générale, la primauté accordée aux hommes y sont patents. Ainsi le texte énumère-t-il d'abord tous les hommes, pères et fils, et ensuite seulement les femmes, mères et filles ou parfois encore la mère du père de famille, voire ses sœurs non mariées. Trait remarquable et significatif de cette littérature : seuls les hommes sont appelés par leur nom, les femmes restant dans un total anonymat. La prééminence des hommes se manifeste encore par le fait que le ou les métiers du chef de famille sont précisément notés, alors que jamais aucune activité professionnelle n'est mentionnée pour les femmes.

La condition des femmes

L'archéologie complète heureusement la pauvreté de l'information livrée par les textes. À travers elle, la vie quotidienne des femmes sort un peu de l'ombre, car les quelques exemplaires de correspondance et les proverbes qui sont à peu près les seules sources littéraires que l'on puisse convoquer sont peu prolixes sur le sujet. Dans les correspondances, il n'existe presque aucune information sur la condition des femmes. Quant aux proverbes, ils sont également peu prolixes sur le sujet ; on y constate cependant qu'hommes et femmes étaient justiciables des mêmes honneurs quand ils étaient parents. Notons que, si les textes cadastraux de Haran ignorent presque

totale­ment le rôle des femmes, des documents néo-assyriens mentionnent des musiciennes araméennes. Indication intéressante, mais qui renvoie malgré tout à une situation exceptionnelle. En revanche, l'ensemble des tâches liées à la confection des tissus – filage, tissage, etc. – semble avoir tenu un rôle important dans la vie des femmes. Les données textuelles en font état, mais c'est surtout l'archéologie qui fournit les plus abondants témoignages de cette activité féminine.

L'iconographie représente fréquemment des femmes en train de filer. La production de ces images, statues et bas-reliefs, fort coûteuse, n'aurait jamais été entreprise pour la représentation de scènes auxquelles on n'attachait pas une importance particulière. Une stèle néohittite de Maras, dans l'ancienne Gurgum, montre une femme assise, vêtue d'un long manteau à bordure brodée et portant sur la tête un bandeau décoré de fleurs, qui tient dans la main gauche un fuseau et dans la droite le fil qu'elle tire (*voir la figure 7*). Comment, en prenant en considération la valeur symbolique attachée à ce travail auquel devaient s'adonner toutes les femmes, comment ne pas évoquer les figures d'Hélène et de Pénélope? On retrouve, par ailleurs, dans les niveaux d'habitat de tous les sites du Moyen-Orient des quantités considérables de fusaïoles en terre crue ou cuite et souvent des poids qui font partie de métiers à tisser. Ceux-ci, hélas, ont le plus souvent disparu, le bois dont ils étaient faits ayant généralement pourri avant d'être exhumé par les archéologues.

On comprend bien que le tissage était, comme dans toutes les sociétés traditionnelles, une activité essentielle de la maison. Le texte bilingue de Karatepe (qui présente une version en akkadien et l'autre en araméen) nous montre que la sécurité pour un pays était même symbolisée par la liberté dont pouvait jouir une femme de se déplacer où elle le désirait en tenant un fuseau à la main.

Les métiers des araméens

Habitant des agglomérations parfois importantes, les Araméens exerçaient de multiples métiers, mais, en ces temps agités, la guerre occupait un temps considérable dans la vie des hommes. Si nous disposons d'une relative abondance d'informations pour

tout ce qui touche au domaine militaire, peu d'éléments sur les autres métiers exercés par les Araméens sont exploitables. Les textes araméens nous renseignent surtout sur les personnages attachés à la cour ou à la haute administration. Indépendamment de ceux qui étaient contraints à ce travail forcé, les Araméens se répartissaient en deux grandes catégories imposées par les conditions géoclimatiques : celle des agriculteurs et celle des éleveurs. Dans les zones du Nord et de l'Ouest de la Mésopotamie, comme celles du Hanigalbat, du Haut-Khabour, du Balikh ou de la vallée de l'Oronte, le niveau de précipitation des pluies était suffisant pour permettre une agriculture non irriguée. On cultivait donc sur ces terres bien arrosées des céréales, du blé, mais surtout de l'orge et même des plantes légumineuses. Si le propriétaire de la maison de Tell Shioukh Faouqâni tirait profit de l'usure, il cultivait également des céréales, puisqu'il est stipulé dans le contrat ici présenté (*voir la figure 1*) que la participation aux moissons pouvait lever une dette d'argent! Par ailleurs, les tribus araméennes se trouvant en bordure du désert syrien nomadisaient toujours et pratiquaient l'élevage.

L'important commerce des tissus

Outre les denrées ou les produits déjà évoqués, les tissus faisaient également l'objet d'un commerce important. Les étoffes de fibres végétales existaient dans toute la Mésopotamie et étaient utilisées par toutes les couches de la population. Le lin, en revanche, ne pouvait se trouver que parmi les classes fortunées. Les royaumes araméens de l'Ouest, qui prisait beaucoup le lin finement tissé, identique à celui que les Égyptiens appelaient le «lin des rois», durent satisfaire régulièrement les exigences des Assyriens, qui n'appréciaient pas moins qu'eux la qualité de ce produit et se disaient «avides de tissus de lin à frange multicolore». Dans son cours supérieur au moins, l'Euphrate constitua un axe commercial important. Outre sa latitude qui le situe au carrefour de la zone côtière, de la Djézireh syrienne et du plateau anatolien, c'est à son établissement sur les rives du grand fleuve que Karkemish dut sa prospérité. Bien qu'habitant sou-

vent des zones dépourvues de matières premières, les Araméens n'en ont pas moins contribué largement à la prospérité des régions où ils se trouvaient. Artisans habiles, remarquables éleveurs, ils prirent une part importante dans l'échange et la circulation des produits de toutes sortes, dans l'ensemble gigantesque constitué par la zone où ils s'étaient répandus. Les données de Tell Shioukh en témoignent largement.

Mais l'héritage que laissèrent les Araméens dépasse largement le domaine économique, et son importance mythique est liée à l'écriture d'une partie des textes bibliques. Enfin, la destinée du peuple araméen est emblématique, dans la mesure où elle illustre la confrontation entre nomades et sédentaires qui a scandé toute l'histoire du Moyen-Orient.

Les textes de Tell Shioukh Faouqâni/Burmarina, encore à l'étude, n'ont pas fini de livrer tous leurs secrets... De plus, cette source d'information considérable, qui sera peut-être de nouveau alimentée par les découvertes des prochaines campagnes de fouilles, apportera-t-elle une touche plus précise au tableau que nous pouvons dresser des Araméens. Il est grand temps (*voir la carte de la figure 3*), car si, en raison de sa position géographique, Tell Shioukh peut échapper aux eaux du nouveau lac artificiel qui inondera très prochainement la région, d'autres sites majeurs pour l'histoire des Araméens, comme Tell Ahmar/Til Barsip disparaîtront à jamais.

La mission archéologique de Tell Shioukh Faouqâni a été menée par le Groupe international de recherches archéologiques, composé d'archéologues, d'historiens et de spécialistes de l'environnement, syriens, italiens et français, dirigé par Luc Bachelot (chercheur au CNRS) et Frederick Mario Fales (professeur à l'Université d'Udine, Italie).

P. E. DION, *Les Araméens à l'Âge du fer : histoire politique et structure sociale*, Librairie J. Gabalda, Paris, 1997.

Syrie, mémoire et civilisation, Cluzand éditeur, Paris, 1992.

F. M. FALLES, Luc BACHELOT et Ezio ATTARDO, *An Aramaic Tablet from Tell Shioukh Fawqani, Syria*. Semitica, 46.
